

Philippe RYGIEL, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Centre d'histoire sociale du XXe siècle et Équipe Réseaux Savoirs Territoires (École Normale Supérieure)

### **Des mondes genrés et mobiles**

Introduction au colloque Histoire/Genre/Migration, Paris, mars 2006

Je vais dans le temps qui m'est imparti coiffer successivement les casquettes d'organisateur puis d'historien. En tant qu'organisateur. Il me faut d'abord, me faisant la voix du comité scientifique qui a organisé ce colloque vous souhaiter la bienvenue et me réjouir d'une si nombreuse assistance. Il me faut ensuite remercier ceux qui ont rendu ce succès possibles et ils sont nombreux. Merci donc aux institutions, bien sûr, qui ont assuré son financement et soutenu, le Cnrs, la région Ile de France, le Fasild, la Dress-Mire, et les équipes scientifique qui ont pris part à l'aventure, le laboratoire Identités, cultures, territoires de Paris VII, le Cedref et le laboratoire de sciences sociales de l'École Normale Supérieure. Merci aussi à celles qui ont su défendre ce projet, ou contribué à sa réalisation et je pense ici, particulièrement à Annie Fourcaut et Éric Guichard, à Najat Azmy, à Vincent Viet, à Sylvie Ledantec à laquelle nous devons cette merveilleuse affiche et ce superbe programme et à Thérèse Lortolary pour l'ensemble de son œuvre. Nous souhaitons vivement que les échanges de ces journées justifient le labeur qu'elles ont causé. Notre programme étant chargé, il nous faudra pour cela veiller au respect de l'organisation et en particulier des horaires, et je demanderai donc aux présidents de séance d'être particulièrement attentifs au temps de parole des uns et des autres.

Il me reste à dire ce que nous attendons de cette rencontre. Je le ferai en revenant d'abord sur sa genèse. Il y a quelques années, ayant donné « femmes et migrations » comme thème à un séminaire d'histoire sociale de l'immigration qui se tenait à l'École Normale Supérieure, j'ai eu l'occasion de passer deux semestres aussi instructifs qu'agréables en compagnie d'une douzaine d'auditrices et d'une dizaine d'intervenantes. Pour attirer, par souci pédagogique, quelques garçons, j'eus l'idée de proposer comme thème pour l'année suivante « Genre en migration », partant du principe que puisqu'il existait plusieurs genres l'année serait mixte. Cette brillante idée nous permit de nous retrouver, lors des séances du séminaire deux, parfois trois, en incluant le conférencier, qui était généralement une conférencière et rarement une historienne. Des longues conversations tenues alors naquit l'idée et le projet d'un colloque et un comité scientifique dont l'idée première était de montrer par l'exemple que croiser genre et migration était légitime parce que scientifiquement pertinent et efficace.

Ce point de départ explique la diversité, assumée, et le relatif oecuménisme qui caractérise le programme que nous vous proposons. Les historiens et les historiennes que nous entendrons évoqueront des contextes et des populations variées. En compagnie des dames grecques et philanthrope installées à Paris, des dockers irlandais du nouveau monde, des Caraïbes postrévolutionnaires à l'Europe forteresse d'aujourd'hui, nous allons traverser bien des mondes. Nos guides, qui usent de palettes variées, nous les présentent sous des angles et des lumières diverses. Nous avons choisi en effet, de ne pas d'emblée proposer une définition de ce que nous

entendions par genre et migration et d'accueillir des chercheurs qui pour les uns s'inscrivent dans le cadre de l'histoire des femmes, ou quand ils préfèrent se définir comme historiens ou historiennes du genre ne définissent pas toujours celui-ci de la même façon. De même, certains parlent plus volontiers d'histoire de l'immigration que d'histoire des migrations pour définir leur travail. Nous ne méconnaissons ni ne sous-estimons les enjeux conceptuels et pratiques de ces distinctions, mais avons choisi, plutôt que de privilégier une approche de frotter ensemble des perspectives distinctes pour peu qu'elles nous aient paru pertinentes et susceptibles de nourrir notre intelligence des phénomènes historiques auxquelles nous nous consacrons. Il nous semble que tel est le cas, d'abord parce que nous voyons ici surgir des objets et des figures, jusque là peu étudiés. Les charmants et talentueux fourriers de l'impérialisme américain et les étudiantes venues de l'empire tsariste que nous croiserons durant ces journées nous rappellent, prolongeant un mouvement initié depuis quelques années, que nous ne pouvons plus identifier l'histoire des migrations internationales à celle d'hommes peu qualifiés aspirés par les mines les ports et les usines du cœur industrialisé du monde occidental.

L'attention portée à la sexualité des migrants incite à réfléchir aux multiples significations que peut avoir la migration pour les individus, le « wanderlust » se révélant aussi « lust for wonders ».

Plus encore, c'est tout le vocabulaire des études migratoire que nous sommes ici invités à reprendre, quand plusieurs des intervenants nous montrent que l'assimilation exigée des migrants et sur laquelle se penchent depuis si longtemps experts et praticiens des sciences sociales n'impose pas aux hommes et aux femmes les mêmes contraintes et n'a pas forcément le même sens pour eux et pour elles. De même, la prise en compte de ce que l'économie familiale met aux prises des hommes et des femmes incite à ouvrir la boîte noire des stratégies familiales et à lire les décisions prises comme provenant de négociations, éventuellement conflictuelles, entre des agents dont les positions sont pour partie structurées par le genre et l'âge.

Ce qu'en effet nous découvrons ici c'est que non seulement les femmes bougent, et même les Pyrénéennes que nous pensions accrochées à leur montagne, mais encore qu'elles agissent et parfois de concert afin de faire valoir des revendications spécifiques.

Nous voilà avec des acteurs nouveaux, pourvus d'un lexique affiné parce que genré et de décors plus riches, avec donc la promesse de récits plus complexes et plus fidèles à ce que nous pouvons savoir de l'expérience des migrants.

Cela permet à certains de nos intervenants de s'attaquer à la trame d'autres récits, de celui de la conquête de l'ouest et du recul de la frontière à celui de la transformation des rapports sociaux de genre au sein des familles des classes moyennes du monde occidental. Migrations et rapports de genre ne sont donc pas des objets dont s'occupent de petits cercles souvent très féminins de spécialistes mais à la fois des dimensions constitutives de l'expérience historique des sociétés occidentales contemporaines et des catégories désignant des stratégies de recherche dont les outils et les résultats peuvent être réinvestis dans bien d'autres contextes. Pour le dire autrement à l'attention de nos auditeurs de langue anglaise, « we are mainstream, it just so happened that some people have not noticed yet ».

De telles conclusions n'ont rien d'original, Leslie Page Moch, Gérard Noiriel, Michelle Perrot, et d'autres encore les ont déjà, chacun dans leur champ, posées.

Si nous voulons faire autre chose durant ces jours que les réaffirmer, il nous faut réfléchir, aux directions que suggèrent la confrontation des perspectives présentées ici, et aussi aux conditions d'un dialogue. La lecture des textes qui seront présentés ici permet de suggérer quelques terrains, quelques pistes, qui peuvent servir à ces fins.

La première est la lancinante question des sources, qu'Anne Morelli évoquera dans le cadre européen mais qui il me semble pourra être l'un des fils rouges de nos débats. Les pauvres, les femmes et les oiseaux de passage laissent souvent peu de traces. De ce fait traiter des femmes ou du genre en migration n'est pas chose archivistiquement aisée et je crois que les difficultés, mais aussi les inventions et les audaces de ceux et de celles que la difficulté stimule – qu'ils réfléchissent à la façon dont le genre se donne à voir en de multiples supports, qu'ils explorent méthodiquement les ressources de l'autodocumentation ou qu'ils fassent du corps les archives sensibles des identités – seront à discuter.

La seconde piste naît de la difficulté à enchâsser et articuler les contributions présentées ici, alors même que des questions similaires traversent nombre d'entre eux, ainsi de celle du réaménagement des rôles féminins et masculins en migration, qui est pour certains synonyme d'émancipation et pour d'autre de renforcement de la domination masculine et du confinement domestique, sans que nous parvenions véritablement à organiser cette diversité.

C'est là une invitation je crois, plutôt qu'à discuter entre nous des effets en soi de la migration sur le genre à tenter d'organiser en historien, c'est à dire dans l'ordre du temps, et je rejoins ici des textes récents de Dona Gabbacia, une histoire genrée des migrations. Cela suppose, dans le cadre géographique qui est le nôtre, d'identifier des constantes, et il semble qu'il y en ait, du recours ancien à la femme étrangère pour les tâches domestiques qui prolonge sans doute, nous dirait Leslie Page Moche l'usage des jeunes campagnardes par la bourgeoisie urbaine, l'association du jeune mâle migrant à une dangereuse avidité sexuelle. Constantes donc, à repérer, à comprendre, mais aussi repères chronologiques à établir. Dona Gabbacia a proposé, dans le cadre d'une histoire des migrations américaine, une périodisation qui mettait en évidence les variations, dans la moyenne durée, tant du taux de masculinité des flux entrants que de la répartition des femmes migrantes et étrangères au sein de l'appareil productif, mettant en évidence l'importance dans cette histoire des transformations des appareils productifs des pays d'immigration qui tendent à régler la structure de leur demande d'immigrants et d'immigrantes. La piste est riche, transposable, à l'intérieur même du monde atlantique à d'autres lieux.

D'autres fils mériteraient sans doute d'être tirés. Plusieurs de nos intervenants montrent, clairement, que les pratiques des états sont, en matière d'immigration, genrée, et depuis longtemps. Qu'il s'agisse d'accès au séjour, d'accès au marché du travail, de naturalisation, les mesures prises sont rarement, que ce soient dans leurs effets ou leur inspiration, neutres. Il y a là me semble-t-il la possibilité d'une ou de plusieurs histoires – peut-être nationales- de l'administration du genre migrant, dont peut-être nous pouvons réfléchir aux scissions.

La migrante non dépendante d'un homme semble ainsi avoir longtemps fait l'objet d'une méfiance très grande et toute spécifique. Est-ce encore le cas, et sinon depuis quand ?

Cette histoire renvoie, bien sûr, à des histoires, dont nous ne savons pas si elles divergent, politiques du genre en migration. Les débats politiques contemporains comportent d'évidence, lorsqu'il est question de migration, une dimension genrée. Jacqueline Berman nous le rappellera ici. La femme migrante semble parfois y apparaître, moins sous les traits de la redoutable succube porteuse de terribles maladies vénériennes et/ou de la procréatrice d'une foule d'enfants non désirés qu'elle fut autrefois que sous ceux d'une surprimée, comme l'on disait autrefois surexploitée, alors que les mâles concentrent sur eux seuls la dangerosité économique et sociale du migrant. Et je me demande si nous pouvons aller au delà de cette vague impression et poser quelques jalons permettant de penser les étapes et les phases de la politisation du genre migrant.

Je crois que si nous parvenons à avancer dans ces directions, nous aurons rempli notre rôle spécifique d'historiens et contribué à dénaturiser certaines de nos catégories contemporaines et spontanées. Montrer que l'évidence ne l'a pas toujours été et que sa production résulte de luttes et de conflits passés me semble en effet, d'autres l'ont écrit bien avant et bien mieux que moi, l'un des plus signalés servi ces que l'historien puisse rendre et des plus indispensables quand nous évoquons des réalités sociales qui dans nos sociétés donnent matière à tant de récits fantasmatiques et sont si souvent dites au moyen d'évidences irréflicies.

Before I leave the floor, and let such an array of wonderfull shcolars sweep us away, I will add a personal note. I will miss, on a day like this, and specially in Paris, the grumblng and sharp presence of Tamara Hareven.